

UNE FLEUR PARMi LES RUINES

Sous le ciel couleur de soufre, un vent paresseux promenait des chaparrals de plastique entre les ruines et les tas d'ordures. Au loin, quelque chose n'en finissait pas de brûler, dispersant des cendres âcres qui desséchaient la gorge.

Maïa hésita avant de boire la dernière gorgée de sa gourde. L'eau avait elle aussi un goût de cendres et de désespoir.

L'enfant rajusta sur son front et sa bouche l'étoffe bleuâtre qui la protégeait de la poussière et reprit sa marche, fouillant du bout de son bâton les carcasses de chars et de jeep qui gisaient entre les gravats.

Elle perçut derrière elle un cliquetement infime accompagné d'un bourdonnement métallique. Le souffle court, elle tourna lentement la tête.

Du haut du toit d'une voiture calcinée, un solbot l'observait, humant l'air de ses capteurs sensoriels. Les lames brillantes de ses quatre bras commençaient à s'agiter et se pointaient vers elle. Cela faisait longtemps que plus aucun solbot n'avait de munition, mais dans leur errance absurde, ils n'avaient cessé de semer la mort, fauves d'acier lâchés sans maître, continuant inlassablement de faire ce pour quoi ils avaient été conçus.

Maïa était pétrifiée. Si elle courait, le solbot la rattrapperait et la tuerait. Si elle restait sur place, il la tuerait de toute façon, dressé comme il était à refroidir tout ce qui était chaud. Elle ferma les yeux et pensa à son petit frère affamé et fiévreux dans leur abri de fortune. Elle allait mourir et lui aussi, il était trop petit, trop malade et trop faible pour survivre seul dans ce monde ravagé.

Elle entendait les pas du solbot qui se rapprochaient. Elle se sentait résignée, il lui semblait qu'il n'arrivait que de qui aurait dû arriver depuis longtemps.

« Petite ! Ne reste pas là ! »

Elle se sentit arrachée du sol par une poigne venue de nulle part, et ballottée par une course rapide. Elle rouvrit les yeux et vit un visage de femme. Un visage usé par le vent et la poussière, harassé de nuits blanches, mais qui lui apparut plein de grâce et de détermination, où reposaient deux grands yeux clairs, entre le bleu et le vert, comme des lacs d'eau pure sur les flans d'une montagne incendiée.

La femme s'arrêta. Le solbot les talonnait, ses lames claquant maintenant furieusement. Maïa tremblait de tout son corps, ne quittant pas des yeux le robot-tueur.

« N'aie pas peur », glissa la femme à son oreille.

C'est alors que le solbot s'arrêta net, comme foudroyé. Les LED de ses capteurs visuels se mirent à clignoter de plus en plus vite, et claquèrent l'un après l'autre. Puis, il vacilla et s'écroula sur le côté, dans un fracas de batterie de cuisine.

« C'est fini, dit la femme en laissant Maïa glisser sur le sol, il ne fera plus de mal à personne. »

Interloquée, Maïa s'approcha précautionneusement du solbot, et le toucha du bout du pied. Aucune réaction, le monstre semblait bel et bien mort.

« C'est.... c'est vous qui avez fait ça ? Demanda-t-elle en se tournant vers la femme. Celle-ci se contenta de hocher la tête, comme s'il s'était agi de la chose la plus naturelle au monde, et lui répondit par une autre question :

« Comment tu t'appelles, petite ?

« Maïa...

« Cela fait un moment que je te suis, Maïa... tu es toute seule, n'est-ce pas ?

« Je suis avec mon frère. Il est petit et il resté... chez nous. »

Maïa se rendit compte à quel point ce terme était absurde pour désigner leur misérable cabane de taules, mais elle n'en voyait pas d'autre.

« Et, c'est où chez vous ? demanda encore la femme

L'enfant leva le nez vers elle, dubitative, méfiante... Les temps n'étaient plus à la solidarité. Mais la femme souriait toujours, sereine. Elle était grande, on devinait sa silhouette musclée sous une tunique pourpre et des pantalons de cuir. De l'étoffe sombre qui encadrait son visage, s'échappaient des boucles brunes.

La femme perçut sa défiance.

« N'aie pas peur, Maïa, je ne te veux pas de mal... Est-ce que je ne viens pas de te sauver la vie ?

Mon nom est Alkistis, et je veux juste vous aider, toi et ton petit frère... Il est malade, n'est-ce pas ?

« Comment vous le savez ?

« Oh, soupira Alkistis, cela fait bien longtemps que je n'ai vu de jeune enfant en bonne santé. »

Ilan reposait sur une couche propre, et pour la première fois depuis longtemps, il semblait dormir sereinement, sans cauchemar. Alkistis l'avait lavé sommairement, puis avait passé longuement ses mains sur son corps chétif. Enfin, elle lui avait fait boire un liquide chaud et ambré, à l'odeur indéfinissable pour Maïa.

« Là, dit Alkistis, il faut le laisser dormir un peu. Il mangera quand il se réveillera. Et toi, Maïa, tu as faim ? »

Elle mourrait littéralement de faim. Mais elle ne voulut pas paraître impolie, avant de mourir sa mère lui avait inculqué quelques règles de savoir vivre.

« Oui, un peu... s'il vous plaît... »

Alkistis sourit. Une nouvelle fois, Maïa fut saisie par la paix et la douceur qui rayonnait dans ce sourire. Cette femme n'avait pas dans les yeux la peur et le désespoir qui sourdaient dans tous les autres regards que la fillette avait jamais croisés. On aurait dit qu'Alkistis savait quelque chose que personne d'autre ne savait.

Elle posa sur la table une lourde miche de pain et ce qui sembla être de la viande séchée, ainsi qu'un bol de la même boisson qu'elle avait donné à Ilan.

« Mange petite Maïa, tu en as bien besoin. »

Quand Maïa ouvrit les yeux, elle vit qu'ils étaient seuls, elle et son frère, dans l'abri semi-enterré d'Alkistis. L'enfant avait été déposée sur des coussins à même le sol, et recouverte d'une épaisse couverture. Sur le mur d'en face, un foyer réchauffait toute la pièce. Maïa hésita avant de bouger. Elle se sentait tellement bien : elle n'avait pas froid, pas faim et pas peur. Et cela lui semblait incroyable, trop beau pour être vrai. Si elle rêvait, elle ne voulait pas se réveiller.

Une trappe s'ouvrit plus loin, au bout d'un couloir, et une lumière blanche fendit l'obscurité jusqu'à elle. Deux énormes chiens sautèrent à l'intérieur en trépignant joyeusement, suivit d'Alkistis qui portait un lourd panier de fruits.

« Roméo.... Juliette... Doucement, vous allez réveiller les enfants ! »

Maïa se redressa sur un coude. Elle comprit avec une joie plus grande encore que ses songes qu'elle ne rêvait pas.

Le plus gros et le plus clair des deux chiens s'approcha d'elle, battant l'air de sa longue queue en panache. Maïa n'avait jamais vu de chiens d'aussi près, et tous ceux qu'elle avait pu rencontrer étaient affamés et dangereux. Mais pas celui-ci. On aurait dit qu'il souriait lui aussi. L'enfant risqua alors ses doigts dans l'épaisse fourrure pelucheuse de son cou.

« Je te présente Juliette, dit Alkistis, et voilà son compagnon Roméo, continua-t-elle en désignant un grand chien noir et feu, aux membres et à la figure élancés, qui s'était couché devant le foyer. Se sont mes amis et mes gardiens. Et maintenant, ce sont aussi vos amis et vos gardiens. »

Maïa se leva et marcha jusqu'à la table, Juliette toujours à ses côtés. Alkistis lui tendit une grosse pomme rouge.

« Il y a du soleil... est-ce que tu veux voir mon jardin ? »

« Vous n'êtes pas comme tout le monde, n'est-ce pas ? »

Maïa promenait son regard ébloui sur une clairière verdoyante, blottie sous un pont à demi-écroulé, des piliers de bétons décapités, et ce qui fût une immense tour de verre et d'acier, éventrée par son milieu.

« Je ne sais pas, répondit Alkistis, qu'est-ce que tu entends par là ?

« Je veux dire... vous avez tué le solbot, vous nous avez sauvés, vous faites pousser des plantes là où il n'y en avait plus... Je croyais que toutes ses choses n'existaient pas, et que c'étaient ma mère qui inventait, pour ne pas qu'on ait peur. »

Alkistis la regardait en souriant, toujours... avec une expression douce et maternelle.

« On dirait que c'est... comment déjà ? Magique...

« Ce n'est pas magique, répondit doucement Alkistis, c'est naturel, tout ce qu'il y a de plus naturel... c'est ça qui ne l'est pas. » conclut-elle en désignant les ruines de la tour de verre.

« Je ne comprends pas.

« Viens voir... »

Alkistis la prit par la main. Sur un tas des gravats, d'où s'échappaient des squelettes fracassés et blanchis de soldats, des canons d'armes à feu et des morceaux de métal tordus et rouillés, poussait une grande fleur blanche. De ses corolles nacrées s'échappait un doux parfum qui semblait nimer les ruines tout autour d'elle.

« Nos coeurs sont ainsi faits que tant que nous pouvons y faire pousser la fleur, alors jamais aucun mal ne peut vraiment nous atteindre, dit Alkistis en s'agenouillant devant Maïa, mais cette fleur, il faut l'entretenir, et si on l'oublie, alors elle meurt et c'est l'ombre qui prend sa place. Car l'ombre n'existe que s'il n'y a aucune fleur pour l'éclairer. Les hommes chez qui la fleur était morte ont appelés sorciers, démons, mages ou fous ceux qui tentaient de garder leur fleur vivante. Mais je ne suis pas une sorcière, Maïa... je suis juste une jardinière. J'essaie de faire pousser la fleur dans le coeur de ceux que je croise, et je sais que je peux faire grandir la tienne et celle de ton frère. Parce que je sais ce que les hommes ont perdu à laisser mourir la leur. Mais s'ils la retrouve et la sauve, alors des jardins comme celui-ci, tu en verras de plus en plus, et sur toute la Terre, et ça, c'est naturel. Comprends-tu ? »

Maïa hocha la tête.

Elle se dirigea à petits pas vers la fleur... elle n'avait jamais vu de fleur, ou juste de toutes petites, grillées par les gazs souffrés et le manque d'eau. Celle-ci était si grande... on aurait dit que ses racines se nourrissaient des cadavres, des carcasses rouillées et des gravats.

L'enfant leva les yeux au ciel... derrière le pont brisé et les tours, l'azur s'étendait, limpide et calme, et le vent avait chassé les nuages de fumée. Au loin, l'incendie s'était éteint.